

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 26 (1958)
Heft: 10

Artikel: Impressions d'Italie
Autor: Coret, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570015>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions d'Italie

Me voici rentré, et tous les ans, à pareille époque, je retrouve avec soulagement les livres et les objets habituels. Ils paraissent, surtout sous un ciel maussade, être autant de compagnons sûrs, de digues contre les passions violentes. Tout ce qui a été amassé petit à petit et qui ne varie pas quand nous-mêmes avons changé, tout ceci nous replace forcément dans la routine des choses; et, loin de déplorer que le cadre reste immuable malgré nos avatars, j'y puise aussi l'une des rares certitudes qui alimentent ma vie de tous les jours.

Cette assurance autour de moi laisse pourtant place, avec une compli-
cité respectueuse, aux souvenirs, aux rêves, aux lectures ensoleillées. J'avais cru, en me procurant « GIOVANNI, Mon Ami » (1) de James BALDWIN, trouver enfin un livre optimiste, et j'étais assez curieux de connaître comment un romancier avait traité une union italo-américaine dont Paris se trouve être le théâtre. Je dois dire que le début du roman est bien conduit, particulièrement la rencontre des deux personnages principaux, puis le début de leur vie commune. Les deux caractères, celui de l'Américain spécialement, sont bien brossés, les réactions paraissent justes. Mais pourquoi faut-il qu'à des pages adroites succèdent des situations banales, pour ne pas dire des clichés ? Le personnage féminin qu'on fait intervenir n'a pas de consistance; et surtout, notre Américain, qui se laisse séduire par Giovanni puis par Hella semble bien fade, et de peu d'esprit d'initiative. Je ne parlerai pas du spleen final, ni des dernières pages dont l'envolée me paraît bien truquée. Il y a du GENET là-dessous, et je ne donne pas cher non plus de la vie du citoyen d'outre-Atlantique, en admettant qu'on la prolonge, car son tonus n'est guère à la hauteur des circonstances. Le héros laisse le sentiment de se laisser mener, et il expose son aventure un peu comme un coupable qui se serait laissé abuser : quelle étrange complexion ! La fin du livre, bien entendu, conte la disparition de l'un des deux amis, et la psychologie du romancier doit expliquer que ce soit de celui qui nous est le plus sympathique qu'il s'agit.

N'y aurait-il donc que de la grisaille à découvrir dans tous ces livres ? Et celui-ci, qui pourtant nous vaut de bons moments, donne l'impression d'être fâcheusement bâclé à de nombreux passages. Était-ce l'éditeur, ou le romancier qui s'impatientait ?

Combien plus souriant, désinvolte, heureux, Michel ROBIDA dans « Sourires Siciliens » (2). Il n'y a pas là de hautes ambitions, mais ces nouvelles sont agréables, pleines de soleil et d'aventures de tous ordres, touristiques au meilleur sens du mot. Je ne me suis pas ennuyé une seule minute en lisant ce livre dont les héros vivent simplement sous nos yeux, exposent sans fausse honte comment ils conçoivent leurs amours, orthodoxes ou non, sous une nature clémente qui semble leur complice.

Il ne faudrait certes pas croire que les Siciliens soient privés du sens du profit, ou du goût du calcul. « L'expérience de Vincenzo » et surtout « Le Marché » sont suffisamment explicites à cet égard. Mais, est-ce le

(1) James BALDWIN : Giovanni, Mon Ami. Table Ronde édit.

(2) Michel ROBIDA : Sourires Siciliens. Juillard édit.

talent de reporter de ROBIDA, c'est du côté des Adonis payants que vont mes sympathies en l'occurrence. Au total un livre souple, distrayant, souvent talentueux sans affection. Un livre qui donne envie de faire des projets de vacances futures. Si j'étais l'Office de Tourisme Italien, je l'enverrais gracieusement, et sous pli discret, à de nombreuses catégories de population qui souffrent de » vague à l'âme », de manque de soleil, et de dissimulation quant à l'objet de leurs amours.

Le héros de « Vu du Pont », la pièce intelligente d'Arthur MILLER, que Simone BERRIAU a présentée au théâtre Antoine avec un grand succès ne serait peut-être pas d'accord avec le Vincenzo de Michel ROBIDA. Lorsqu'il s'aperçoit du sentiment qu'inspire à sa nièce le jeune Italien venu en fraude aux États Unis, sa jalousie amoureuse le fait disséquer impitoyablement tout ce qui pourrait être un manque de virilité chez le soupirant. Cette obsession de la virilité chez l'Italien que Jean François REVEL vient de souligner si heureusement dans son brillant essai « Pour l'Italie » (3), Eddie, personnifié par Raf VALLONE avec un talent si sobre, en souffre à tel point qu'il embrassera le jeune homme sur la bouche pour convaincre la jeune fille de la vérité de ses soupçons. La pièce « finit mal », bien entendu. Mais c'est fort bien agencé, servi par une distribution de premier ordre, mis en scène par Peter BROOKS de façon impeccable.

Les vacances sont donc bien finies, que déjà je me suis tourné vers cette Italie dont le seul nom les évoque pour beaucoup. Les entractes dont nous avons besoin pour nous relaxer de la vie agitée que nous menons, pourquoi les considérer comme autre chose ? Les visages ou les corps entrevus, les sourires volés, les accords hâtivement conclus entre partenaires d'un seul soir, cela mérite le sourire réservé aux choses terminées, et ne doit pas aller au delà d'un très léger pincement de cœur . . .

Réinstallons-nous, retrouvons les habitudes et la patience. Voici que, d'horizons variés, reviennent les amis qui s'étaient dispensés, avec des provisions de récits pour la froidure, peut-être d'autres échos de ces terres italiennes qui ne sont clémentes qu'à ceux qui les visitent. En reprenant l'Etoile Vesper de COLETTE, je lis à propos de ces nomades que nous sommes par tempérament :

« Leur roman est encore plus triste. Car ils ont leur roman, leur espoir, leur désastre. Certains ne disposent, pour insinuer dans leur vie la volupté ou le sentiment, que d'une heure de nuit, d'une marge sombre, d'une aire étroite et mesurée. Leur champ d'opérations ne doit pas dépasser cette borne, cet angle, ce retrait passés lesquels il y a un réverbère dénonciateur, une rue éclairée . . . Un pas de plus ruine leur illusion, leur espoir — je n'ajoute pas leur sécurité — car ils n'ont pas fait de place à la sécurité dans leur existence. »

Pierre CORET

(3) J. F. REVEL : Pour l'Italie. Juillard édit.